

L'éloge du ski, il s'agit ici d'une véritable profession de foi, est faite déjà en 1904 :

LES COMBIERS SUR LA NEIGE

A l'ami Frédéric au Sentier

De nouvelles courses de skis ont eu lieu au Marchairuz, dimanche dernier. Ce fait divers ne nous retiendrait pas s'il n'offrait qu'un intérêt sportif. Mais il a une signification d'une portée plus générale. A la lecture des résultats donnés par les quotidiens, on a pu voir que les lauréats sont tous, sauf deux, des habitants de la Vallée de Joux et notamment de la commune du Chenit. Or, il y a cinq ou six ans à peine que les premiers skis ont fait leur apparition dans la grande combe qu'encadrent le Risoud, le Mont-tendre et la Dent-de-Vaulion.

Dans les Alpes suisses, le passage d'ascensionnistes, chaussés de skis, a été signalé il y a plus de quinze ans déjà. Et cependant ce mode de locomotion ne s'est pas encore répandu chez les montagnards. Seuls les guides se sont mis peu à peu à le pratiquer, imitant les touristes, les membres des clubs alpins et les hôtes étrangers à l'affût de tous les moyens propres à rompre la monotonie des longs séjours forcés dans les stations hivernales. Défiantes des innovations, les populations alpestres se contentent de patauger dans la neige comme par le passé, n'osant même pas, dans la Suisse romande tout au moins, se servir des raquettes en usage dans l'Appenzell ou des « cercles » des bergers.

Il n'en est pas de même à la Vallée. En voyant des skieurs faire, par deux et trois mètres de neige, la traversée de leurs montagnes aussi aisément qu'au cœur de l'été ; en assistant aux ébats sur les pentes de la Dent-de-Vaulion des pensionnaires de l'Hôtel de la Truite et du Grand-Hôtel du Pont, les Combiers ne se sont pas mis à rire comme les gens d'Epalinges le jour où ils aperçurent pour la première fois les Lausannois guider leurs interminables planches de bois autour du Chalet-des-Antets. Ils virent d'emblée l'utilité du nouvel engin et n'eurent de trêve que lorsqu'ils en possédèrent.

Aujourd'hui, à la Vallée de Joux, les skis sont non seulement le délassement favori de la jeunesse, mais encore un moyen de transport pratiqué par les adultes, par les vieillards eux-mêmes que leurs affaires ou l'amour de la promenade appellent en dehors des chemins battus. Le patin d'acier, qui permet de traverser en quelques minutes le lac de Joux, n'est pas détrôné ; mais il a à soutenir une rude concurrence. Glisser sur la glace n'est faisable, au reste, que par une bonne glace. Que la neige vienne à tomber en grande quantité ou que la température se radoucisse fortement, adieu les parties échevelées entre le Pont et le Rocheray !

Le skieur, lui, ne demande que de la neige. Plus la couche est épaisse, mieux il s'en trouve. Il n'a pas à redouter en ces parages les avalanches qui rendent souvent les Alpes si dangereuses. Quant aux tempêtes, il s'en moque.

Nous avons eu l'occasion, avec trois skieurs de nos amis, de monter, il y a une quinzaine, du Brassus au Marchairuz, de gagner de là le pied du Mont-Tendre et de filer ensuite sur le Sentier à travers les forêts, les combes et les combettes. Il faisait un de ces temps où un membre d'une société protectrice des animaux se ferait un crime de mettre à la fenêtre le museau de son caniche. Chassée par rafales, la neige nous aveuglait et, se collant aux vêtements et au visage, faisait de nous de blancs fantômes. Rares et brèves étaient les accalmies relatives qui amincissaient le rideau floconneux et permettaient d'entrevoir un point de repère ou quelque chalet dont le toit plongeait dans la neige et où l'on ne pénétrait qu'en rampant.

Sans les skis, la partie eût pu devenir critique. Elle ne nous laissa au contraire que les plus agréables souvenirs. Il faut dire que, grâce au flair du jovial Combiier qui était des nôtres, nous ne nous égarâmes pas d'une semelle.

Si vous nous demandez quel plaisir on peut bien éprouver en voyageant ainsi dans la tourmente, nous vous dirons qu'il consiste dans la réunion d'un tas de petites joies, comme celles de ne connaître du danger que l'illusion, de traverser des étendues vierges de pas humains, de partager avec trois ou quatre fidèles amis la même passion des robinsonnades, d'improviser des campements et une cuisine qui procurent la satisfaction de petits tours de force, d'observer enfin les jeux de la nature, plus curieux souvent par les tempêtes que sous un ciel serein.

La neige, dont les myriades de cristaux s'allument au soleil ou sous les rayons de la lune, est merveilleuse sans doute ; mais, quand rien n'agite l'atmosphère, c'est une masse inerte. Voyez au contraire comme elle s'anime par le vent ! Tantôt, pareille à des vapeurs, elle fume au-dessus des arêtes ; tantôt comme des vagues, elle ondule en fine poussière sur les pentes ou rejaillit tumultueusement contre quelque banc de rocher, à la manière des flots écumant contre une jetée. Ses tourbillons ont parfois un aspect imprévu. Ainsi, en bondissant au haut d'une combe que couronne la lisière d'une forêt, ils nous firent l'effet d'une charge de cavalerie contre une lignée de noirs fantassins.

Ces scènes grandioses, les Combiiers ne pouvaient s'en accorder la jouissance avant de connaître les skis. Il n'y avait alors que les bûcherons qui osassent s'engager dans les côtes au-dessus du fond de La Vallée, inhabitées en hiver ; et encore ne se mettaient-ils en route que lorsque le temps n'était pas trop menaçant.

Dans les chaudes maisons cuirassées de zinc ou de « tavillons », les habitants de La Vallée demeuraient confinés tout l'hiver. Leur amour de la lecture, du chant et de la musique leur permettait, il est vrai, de passer gentiment les longues veillées ; mais nous nous imaginons que leur santé devait souffrir à la longue du manque de mouvement au grand air, et qu'au dégel la bronchite traîtresse s'abattait sur eux avec sûreté.

Les voilà maintenant qui font toutes les semaines de longues excursions sur la neige. Pour ne parler que des skieurs du Chenit, les plus nombreux, il ne se passe pas de dimanche qu'ils ne poussent une pointe du côté du Risoud, ou

qu'ils n'aillent au Mont-Tendre, en serrant la main en passant à Jules Lecoultre, l'hôtelier du Marchairuz et le sauveteur des voyageurs en détresse.

Bientôt sans doute, tous les habitants de Chez les Golay, de Chez Jacob, de Chez Isaac Capt, de Chez Jacques à Pierre, de Chez la Veuve, de Chez le Brigadier, de Chez Simon, de Chez Tribillet, de La Capitaine, de Chez la Tante, de Chez Besançon, des Aubert, de Chez le Chirurgien, de Chez les Capt, de Chez les Lecoultre, du Crêt Meylan, de Chez les Meylan, de Chez Villard, Vers Chez le Maître, de tous les Piguët, dessus et dessous, - bref, hommes, femmes vieillards et petits-enfants, tous les bons Combiens du Chenit ne sortiront plus sur la neige que chaussés de leurs skis, tels les habitants du nord de la Scandinavie.

Et dans la plaine, sous trois cents mètres de brouillard, nous nous morfondrons tandis qu'ils s'ébattront gaîment en famille sous le ciel bleu et dans les combes argentées⁴³.

V.F

⁴³ Article paru dans la FAVJ du 3 mars 1904. Nous ignorons qui est V.F., initiales peut-être d'emprunt pour un chroniqueur qui ne serait que de la Vallée !